

L'histoire de la prise de contrôle par les néocons sur les États-Unis

Tweet (<https://twitter.com/share>)

L'analyse rédigée par Paul Fitzgerald et Elizabeth Gould offre un aperçu très important des racines et de l'histoire du phénomène néocon.

L'histoire de la prise de contrôle par les néocons sur les États-Unis

Partie 1 – L'impérialisme américain conduit le monde à la vision que Dante donne de l'Enfer

Avant que les missiles Tomahawk ne commencent à voler entre Moscou et New York, les Américains devraient mieux se renseigner sur les forces et les gens qui affirment que la Russie a couvert une attaque au gaz (https://www.nytimes.com/2017/04/11/world/middleeast/russia-syria-chemical-weapons-white-house.html?_r=2) du gouvernement syrien sur son propre peuple. La preuve ne semble plus avoir aucune importance, dans la course pour continuer à transformer le monde en une vision dantesque de l'Enfer. Les accusations portées par des sources anonymes, des sources parasites et des fraudes avérées sont suffisantes. La paranoïa et la confusion de Washington présentent une étrange ressemblance avec les derniers jours du Troisième Reich, lorsque le gouvernement de Berlin se délitait complètement. Des tensions ont été provoquées depuis l'automne dernier, sur la base d'accusations selon lesquelles la presse russe (http://www.upi.com/Top_News/US/2017/03/14/Sen-Shaheen-introduces-bill-to-investigate-Russian-news-outlet-RT/5111489514244/) s'ingérerait dans notre élection présidentielle et constituerait une menace croissante pour la sécurité nationale de l'Amérique. Les dernières publications de WikiLeaks (<http://www.economist.com/news/united-states/21718562-agency-which-exists-find-out-secrets-fails-keep-them-wikileaks-embarrasses>) ont suggéré fortement que les propres hackers sous contrat de la CIA étaient derrière les fuites des e-mails de Hillary Clinton et non les Russes (<https://consortiumnews.com/2017/03/06/official-washington-tips-into-madness/>). Les États-Unis ont une vieille réputation d'accuser les autres (<http://www.zerohedge.com/print/592100>) de choses qu'ils n'ont pas faites et de propager des fausses nouvelles, pour soutenir cette accusation et fournir une bonne raison à la guerre. Le travail des services secrets de contre-espionnage est de désinformer le public afin de modeler l'opinion et c'est ce que c'est. La campagne du gouvernement américain actuel pour calomnier la Russie à propos de n'importe quoi et

de tout ce qu'elle fait comporte toutes les marques d'une campagne de désinformation classique, mais encore plus folle cette fois. Si on considère que Washington a mis la Russie, la Chine et l'Iran sur sa liste anti-mondialiste dont personne n'est autorisé à s'échapper, de nouvelles accusations contre ces pays ne devraient pas être une surprise. Mais accuser la Russie de nuire à la démocratie américaine et d'interférer dans une élection équivaut à un acte de guerre (<http://www.nbcnews.com/politics/white-house/dick-chenev-russian-election-interference-could-be-seen-act-war-n739391>) et cela ne va pas simplement partir au lavage. Cette fois, les États-Unis ne diabolisent pas un ennemi idéologique (l'URSS) ou religieux (al-Qaïda, ISIS, Daech, etc.). Ils font de cette dernière incursion dans la propagande la plus noire une guerre raciste, à la manière dont les nazis ont fait de leur invasion de la Russie en 1941 une guerre raciste et ce n'est pas une guerre que les États-Unis peuvent justifier ou gagner.

Le niveau et la stridence de la dernière campagne de désinformation vont croissant depuis un moment. Mais le public américain a vécu dans une culture de fausses nouvelles (autrefois connues comme propagande) depuis si longtemps, que beaucoup ont grandi (<https://consortiumnews.com/2017/03/13/when-disinformation-is-truth/>) dans l'acceptation des fausses nouvelles comme *étant* des nouvelles réelles. George Orwell l'a vu venir et la voilà. En tant que grand partisan de l'intervention militaire américaine à Cuba et praticien déclaré du « *journalisme jaune* » (http://www.newworldencyclopedia.org/entry/Yellow_journalism), William Randolph Hearst, en 1897, a admonesté (<http://www.iancfriedman.com/?p=29>) l'illustrateur qu'il avait envoyé à Cuba pour n'avoir trouvé aucune guerre à illustrer : « *Vous fournissez les images et je fournirai la guerre* », Hearst a effectivement obtenu sa guerre et l'expérience de l'Amérique (<http://fch.fiu.edu/FCH-2006/Spivey-A%20Visual%20Conversation.htm>) en matière d'impérialisme était lancée.

Les Américains devraient maintenant savoir que les guerres de leur pays sont un terrain fertile pour des informations biaisées, partiales, xénophobes et fausses, et que les États-Unis ont été en état de guerre permanent depuis 1941. Même si les cibles ont changé au fil des années, le but de la propagande est resté le même. La plupart des cultures sont contraintes, encouragées ou simplement menacées pour accepter des mensonges avérés diabolisant leurs ennemis pendant les guerres, mais peu importe combien de fois il est répété ou intelligemment raconté – aucun mensonge ne peut tenir si la guerre ne finit jamais. Le légendaire combattant de la Guerre froide, Henry Luce, du *Time* et de *Life Magazine*, considérait sa lutte personnelle contre le communisme comme « *une déclaration de guerre privée* ». Il avait même demandé à un de ses chefs si l'idée était « *illégal et probablement folle* » ou pas. Néanmoins, malgré ses doutes sur sa propre santé mentale, Luce a permis à la CIA d'utiliser son *Time/Life* comme couverture (<http://www.globalresearch.ca/the-cia-and-the-media-50-facts-the-world-needs-to-know/5471956>) pour les opérations de l'agence et de fournir des accréditations à son personnel.

Luce n'était pas seul dans son service aux guerres de propagande de la CIA. Des documents récemment déclassifiés (<https://www.cia.gov/library/readingroom/document/cia-rdp80b01676r001700030003-0>) révèlent que la propagande de la CIA s'étendait à tous les organes de presse grand public. Des douzaines des journalistes et faiseurs d'opinion les plus respectés pendant la Guerre froide considéraient comme un privilège d'empêcher l'opinion publique américaine de se soustraire au contrôle de la CIA.

Maintenant que la Nouvelle Guerre froide est devenue chaude, nous sommes amenés à croire que les Russes ont franchi ce mur de journalistes pas si honnêtes et ébranlé les fondations de tout ce à quoi nous sommes censés être attachés, à propos de la pureté du processus électoral américain et de la « *liberté de la presse* » en Amérique.

La propagande noire consiste à mentir. Les gouvernements autoritaires mentent régulièrement. Les gouvernements totalitaires le font si souvent, que personne ne les croit. Un gouvernement basé sur des principes démocratiques comme les États-Unis sont censés dire la vérité, mais lorsque les propres documents du gouvernement (http://www.alternet.org/story/149393/wikileaks%27_most_terrifying_revelation%3A_just_how_much_our_government_lies_to_us) américain révèlent qu'il a menti encore et encore, pendant des décennies, le jeu est terminé.

Des empires ont suivi cette voie auparavant, et cela ne finit pas bien. On dit maintenant aux Américains qu'ils devraient considérer toute opinion russe comme fausse et ignorer toute information qui conteste les médias dominants et le gouvernement étasunien, sur ce qui est vérité et ce qui est mensonge. Mais pour la première fois de leur mémoire, les Américains ont pris conscience que les gens que le Secrétaire d'État Colin Powell avait une fois appelé « *les fous* » (<https://www.theguardian.com/media/2004/sep/12/Iraqandthemedia.politicsphilosophyandsociety>) ont amené le pays au bord du précipice.

Les tueurs et les tueuses à gage (<https://consortiumnews.com/2015/03/20/a-family-business-of-perpetual-war/>) néoconservateurs de Washington ont une longue liste de cibles, qui passent de génération en génération. Leur influence sur le gouvernement américain a été catastrophique, pourtant cela ne semble jamais finir. Le sénateur J. William Fulbright a identifié leur système irrationnel pour mener une guerre sans fin au Vietnam, il y a 45 ans, dans un article du *New Yorker* intitulé *Reflections in Thrall to Fear* (<http://www.newyorker.com/magazine/1972/01/08/reflections-in-thrall-to-fear>)(*Réflexions sur l'emprise de la peur*).

« La chose vraiment remarquable, à propos de cette psychologie de la Guerre froide, est le transfert totalement illogique du fardeau de la preuve, de ceux qui lancent les accusations à ceux qui les mettent en question [...] Les combattants de la Guerre froide, au lieu de devoir dire comment ils savaient que le Vietnam faisait partie d'un plan pour la communisation du monde, ont manipulé les termes du débat public de manière à pouvoir exiger que les sceptiques prouvent que ce n'était pas le cas. Si les sceptiques n'y parvenaient pas, la guerre devait continuer – y mettre fin serait faire courir un risque inconsidéré à la sécurité nationale. »

Fulbright a réalisé que les résidents fous de Washington avaient mis le monde à l'envers en concluant : « *Nous en arrivons à l'illogique ultime : la guerre est la voie de la prudence et de la modération, jusqu'à ce que le processus de paix soit prouvé selon des normes de preuves impossibles [c'est à dire jamais] – ou jusqu'à la capitulation de l'ennemi. Des gens rationnels ne peuvent pas s'entendre sur cette base.* » Mais

ce n'étaient pas des hommes rationnels et leur besoin de poursuivre leur quête irrationnelle n'a fait que croître avec la perte de la guerre du Vietnam.

Ayant oublié depuis longtemps les leçons du Vietnam et après une tragique répétition en Irak, que le très respecté général William Odon (<http://www.niemanwatchdog.org/index.cfm?fuseaction=about.viewcontributors&bioid=86>) considérait comme « *équivalente à ce qui était arrivé aux Allemands à Stalingrad* », (<https://www.theguardian.com/world/2004/sep/16/iraq.usa>) les fous sont de nouveau à la manœuvre. Sans personne pour les arrêter, ils ont lancé une version remise à jour de la Guerre froide contre la Russie, comme si rien n'avait changé depuis la dernière, qui a pris fin en 1992. La Guerre froide originale a coûté extrêmement cher aux États-Unis et elle était menée à l'apogée de la puissance militaire et financière de l'Amérique. Les États-Unis ne sont plus ce pays depuis longtemps. Comme il s'agissait censément de la « *menace* » idéologique du communisme, les Américains doivent se demander, avant qu'il soit trop tard, quelle sorte de menace, exactement, une Russie capitaliste chrétienne constitue pour le leader du « *monde libre* » cette fois-ci.

En brouillant les cartes d'une façon jamais vue depuis le sénateur Joe McCarthy et l'apogée de la Peur rouge dans les années 1950, la loi dite Countering Disinformation and Propaganda Act (<http://www.zerohedge.com/print/582834>) (Loi sur la lutte contre la désinformation et la propagande) a été adoptée en fanfare par Obama en décembre 2016, et autorise officiellement une censure bureaucratique gouvernementale, comparable uniquement au ministère de la Vérité que George Orwell invente dans son roman *1984*. Nommé The Global Engagement Center, (<https://www.conservativereview.com/commentary/2017/01/think-the-governments-new-global-engagement-center-sounds-orwellian-you-are-right>)(Centre d'engagement mondial), le but officiel de la nouvelle bureaucratie sera de « *reconnaître, comprendre, mettre en lumière et contrer la propagande étrangère étatique et non étatique et les efforts de désinformations visant à nuire aux intérêts de sécurité nationale des États-Unis* ». Mais le véritable objectif de ce Centre totalement orwellien sera de gérer, éliminer ou censurer toute opinion dissidente qui conteste la nouvelle version de la vérité élaborée par Washington et d'intimider, harceler ou emprisonner quiconque essaie. Criminaliser la dissidence n'est pas nouveau en temps de guerre, mais après 16 ans de guerre ininterrompue en Afghanistan, une défaite du genre Stalingrad en Irak et avec Henry Kissinger conseillant le président Trump sur la politique étrangère, le Global Engagement Center a déjà pris les traits d'une farce dangereuse.

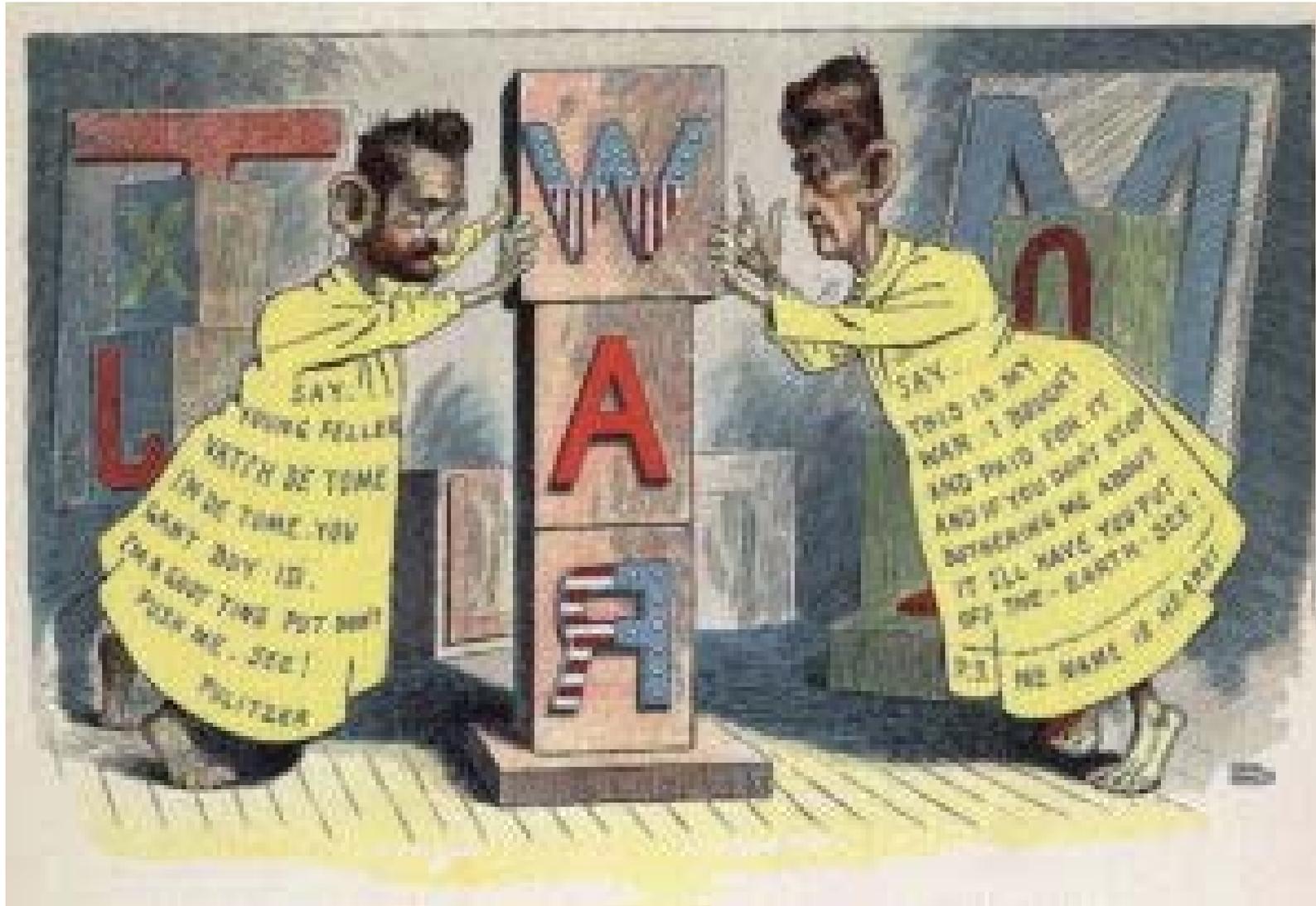
Le brillant chansonnier satirique américain des années 1950 et 1960, Tom Lehrer, a attribué un jour sa retraite précoce à Henry Kissinger, disant que « *la satire politique est devenue obsolète [en 1973], lorsque Henry Kissinger a reçu le prix Nobel de la paix* ». Les tentatives hypocrites de Kissinger pour assurer une « *paix honorable* » dans la guerre de l'Amérique contre le Vietnam méritaient au moins le ridicule. Ses longues et interminables négociations ont prolongé la guerre de quatre ans, au prix de 22 000 vies américaines et d'innombrables vies vietnamiennes. Selon le chercheur de l'Université de Californie Larry Berman, auteur de l'ouvrage paru en 2001, *No Peace, No Honor*: (<http://www.simonandschuster.com/books/No-Peace-No-Honor/Larry-Berman/9780743217422>) *Nixon, Kissinger, and Betrayal in Vietnam*, les accords de paix de Paris négociés par Kissinger n'ont jamais été censés fonctionner, ils n'étaient là que pour servir de justification à une guerre

aérienne brutale et permanente, une fois qu'ils seraient violés. Berman écrit : « *Nixon a reconnu (<http://www.nytimes.com/2001/08/12/books/chapters/no-peace-no-honor-nixon-kissinger-and-betrayal-in-vietnam.html>) que gagner la paix, comme la guerre, serait impossible à réaliser, mais il prévoyait un enlèvement indéfini, par l'utilisation des B-52 pour renforcer le gouvernement du Sud-Vietnam, jusqu'à la fin de sa présidence [...] mais le Watergate a fait dérailler le plan ».*

La guerre du Vietnam avait brisé le contrôle à l'Est de l'*establishment* en matière de politique étrangère, longtemps avant l'entrée en scène de Nixon et Kissinger. La détente avec l'Union soviétique a commencé sous l'administration Johnson, dans un effort d'apporter un peu d'ordre dans le chaos et Kissinger l'avait porté sous Nixon et Ford. Mais tout en atténuant une crise, la détente en a créé une autre, encore pire, en ouvrant la longue crise interne de l'État profond pour le contrôle de la politique américaine à l'égard de l'Union soviétique. Le Vietnam représentait davantage que seulement une défaite stratégique ; il représentait un échec conceptuel (<http://www.nytimes.com/2011/06/08/us/08pentagon.html>), dans cette bataille d'un demi-siècle pour contenir le communisme de style soviétique. Les documents du Pentagone ont révélé l'ampleur de la tromperie et de l'incompétence du gouvernement, mais plutôt que d'admettre cette défaite et de tracer une nouvelle voie, ses partisans ont contre-attaqué avec une campagne idéologique machiavélique, connue sous le nom d'expérience d'analyse concurrentielle ou, plus bref : le Groupe B. (http://www.historycommons.org/timeline.jsp?timeline=neoconinfluence&neoconinfluence_other=neoconinfluence__team_b_)

Ecrivant dans le *Los Angeles Times* en août 2004, dans un article intitulé *It's Time to Bench "Team B"* (<http://articles.latimes.com/2004/aug/08/opinion/oe-korb8>), Lawrence J. Korb, chercheur principal au *Center for American Progress* et secrétaire adjoint à la Défense de 1981 à 1985, a traité de ce qu'il savait être la véritable tragédie représentée par le 9/11. « *Les rapports de la Commission sur le 11 septembre et de la Commission du Sénat sur le renseignement ont raté le vrai problème auquel est confrontée la communauté du renseignement, qui n'est pas l'organisation ou la culture, mais quelque chose de connu comme le concept du « Groupe B ». Et les vrais méchants sont les extrémistes qui ont créé le concept, à partir de leur refus d'accepter les jugements impartiaux et équilibrés des professionnels du renseignement.* »

Partie 2 – Comment les néocons poussent à la guerre en trafiquant les livres



(<http://arretsurinfo.ch>)

/wp-content/uploads/2017/06/800px-PulitzerHearstWarYellowKids.jpg)

Un dessin humoristique de 1898 représente les éditeurs de journaux Joseph Pulitzer et William Randolph Hearst, habillés comme des personnages de caricature du jour, une satire du rôle de leurs articles dans le rabattage de l'opinion publique américaine en faveur de la guerre, par Leon Barritt (Wikimedia (<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:PulitzerHearstWarYellowKids.jpg>))

La plupart des Américains extérieurs aux cercles politiques de Washington ne connaissent pas le Groupe B, d'où il est venu, ni ce

qu'il a fait, ni ne sont conscients de ses racines dans la Quatrième Internationale, l'aile trotskyste de l'Internationale communiste. Lawrence J. Korb, chercheur principal au Center for American Progress (Centre pour le progrès américain) et secrétaire adjoint à la Défense de 1981 à 1985, a attribué au Groupe B l'échec du renseignement représenté par le 9/11, et a déclaré ce qui suit, dans un article de 2004 pour le *Los Angeles* (<http://articles.latimes.com/2004/aug/08/opinion/oe-korb8>) *Time* (<http://articles.latimes.com/2004/aug/08/opinion/oe-korb8>)s (<http://articles.latimes.com/2004/aug/08/opinion/oe-korb8>).

« Les racines du problème remontent au 6 mai 1976, lorsque le directeur de la CIA, George H.W. Bush, a créé le premier groupe B. [...] Le concept d'une « analyse concurrentielle » des données, réalisée par une équipe alternative, avait suscité l'opposition de William Colby, le prédécesseur de Bush à la direction de la CIA et professionnel de carrière. [...] Bien que le rapport du Groupe B ait contenu peu de données factuelles, il a été reçu avec enthousiasme par des groupes conservateurs comme le Committee on the Present Danger (Comité sur le danger actuel). Mais le rapport s'est révélé grossièrement inexact. [...] Le Groupe B avait raison sur un point. L'estimation de la CIA était en effet erronée. Mais elle était erronée dans l'autre sens. »

Korb expliquait ensuite qu'en 1978, une Commission du Sénat sur l'examen du renseignement concluait que *« la sélection des membres du Groupe B avait produit une composition erronée des points de vue et des biais »*. Et un examen de 1989 évaluait que la menace soviétique avait été *« considérablement exagérée »* dans les estimations annuelles de la CIA en matière de renseignement [...] Pourtant, l'échec du Groupe B en 1976 n'a pas dissuadé les tenants de la ligne dure, de contester les jugements de la CIA pendant les trois décennies suivantes.

Aujourd'hui oubliées depuis longtemps, les origines du *« problème »* du Groupe B remontaient effectivement aux positions et aux préjugés politiques radicaux de James Burnham (https://fr.wikipedia.org/wiki/James_Burnham), à son association avec le communiste révolutionnaire Léon Trotsky (https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9on_Trotsky) et à la création de puissants groupes ad hoc de l'establishment à l'Est, du Comité sur le danger actuel et du Conseil de sécurité américain (http://rightweb.irc-online.org/profile/american_security_council/). Dès le début de la Guerre froide, à la fin des années 1940, une étrange coalition de radicaux ex-trotskyistes et d'associations d'affaires de droite avaient fait de lourdes pressions en faveur de systèmes d'armement sophistiqués et d'une action agressive à l'égard du communisme soviétique. Le Vietnam était destiné à prouver le génie de leurs théories, mais comme l'a décrit l'écrivain Fred Kaplan ([https://en.wikipedia.org/wiki/Fred_Kaplan_\(journalist\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Fred_Kaplan_(journalist))), *« le Vietnam a fait apparaître au grand jour le côté sombre de presque tout le monde, au sein de la machine de sécurité nationale américaine. Et il a mis en évidence quelque chose de sordide et de troublant, sur l'entreprise même des intellectuels de la défense. Il a révélé que le concept de force sous-tendant toutes leurs formulations et leurs scénarios était une abstraction, pratiquement inutile en tant que guide pour l'action. »* (*Wizards of Armageddon*, page 336) Kaplan termine en écrivant : *« Pour certains, la désillusion a été presque totale. »* Le Vietnam a représenté davantage qu'une simple défaite stratégique, pour les intellectuels de la défense de l'Amérique ; il a

représenté un échec conceptuel (<http://www.nytimes.com/2011/06/08/us/08pentagon.html>) dans la bataille d'un demi-siècle pour contenir le communisme de style soviétique, mais pour le Groupe B, cette désillusion a représenté la chance d'une vie.

Les intellectuels trotskystes deviennent les intellectuels de New York qui deviennent les intellectuels de la défense

Formée d'une classe consanguine d'anciens intellectuels trotskystes, l'approche du Groupe B a représenté une transformation radicale de la bureaucratie de la sécurité nationale américaine, devenant un nouveau genre de culte élitiste. Dans les années 1960, les chiffres et les statistiques de Robert McNamara justifiaient de mauvaises décisions politiques ; maintenant les agendas personnels et les rancunes ethniques transformeraient la politique étrangère américaine en une croisade idéologique. Aujourd'hui, ceux qui contrôlent cette croisade luttent désespérément pour maintenir leur emprise, mais c'est seulement en décryptant l'évolution de ce « *double gouvernement* » (<http://harvardnsj.org/wp-content/uploads/2014/01/Glennon-Final.pdf>) secret, qu'on peut comprendre l'inexorable dérive post-Vietnam de l'Amérique, dans le despotisme de ces 40 dernières années.

Enracinée dans ce qui ne peut être décrit que comme une pensée de secte, l'expérience du Groupe B (http://www.historycommons.org/timeline.jsp?timeline=neooninfluence&neooninfluence_other=neooninfluence__team_b_) a détruit ce qui restait de l'objectivité professionnelle de la CIA avant le Vietnam, en la soumettant à la politisation. Plus tôt dans la décennie, le Bureau de recherche stratégique (OSR dans son sigle anglais) de la CIA avait été mis sous pression (<http://spartacus-educational.com/JFKpaisley.htm>) par Nixon et Kissinger, pour qu'il modifie son analyse afin de justifier des dépenses de défense croissantes, mais l'accent idéologique et la couleur partisane du Groupe B ont tellement exagéré la menace, que le processus ne pourrait jamais revenir à la normale.

La campagne a été menée par la cabale néoconservatrice russophobe qui comprenait Paul Wolfowitz, Richard Pipes, Richard Perle et une poignée de vieux anti-soviétiques purs et durs, comme Paul Nitze et le général Danny Graham. Elle a commencé avec un article de 1974 dans le *Wall Street Journal*, du célèbre stratège nucléaire et ancien trotskyste Albert Wohlstetter (<http://www.rand.org/about/history/wohlstetter.html>), dénonçant la supposée vulnérabilité nucléaire de l'Amérique. Elle a pris fin deux ans plus tard, avec une effusion de sang rituelle à la CIA, signalant que l'idéologie, et non l'analyse basée sur des faits, s'était imposée dans la bureaucratie américaine.

L'idéologie appelée néoconservatisme (<http://www.zerohedge.com/news/2016-12-22/russia-did-it-last-stand-neoconservatism>) peut revendiquer de nombreux parrains et marraines. La réputation de Roberta Wohlstetter (<http://www.nytimes.com/2007/01/11/obituaries/11wohlstetter.html>), en tant qu'éminente combattante de la Guerre froide de la RAND, égalait celle de son mari. Les fêtes tristement célèbres du couple, dans leur maison de Santa Monica, agissaient comme une sorte d'initiation pour la classe montante des « *intellectuels de la défense* ». Mais le titre de père fondateur serait mieux appliqué à James Burnham (https://wikispooks.com/wiki/James_Burnham). En tant que membre converti venant du cercle intime du communiste révolutionnaire Léon Trotsky, les ouvrages de Burnham de 1941, *The Managerial Revolution* (<https://www.amazon.com/Managerial-Revolution-What-Happening-World/dp/0837156785>) et de 1943, *The Machiavellians: Defenders of*

Freedom, défendaient la prise de pouvoir anti-démocratique se produisant alors dans l'Allemagne nazie et dans l'Italie fasciste, tandis qu'il changeait d'admiration en 1945 dans *Lenin's Heir*, si seulement c'était ironique, passant de Trotsky à Staline.

George Orwell a critiqué la vision élitiste cynique de Burnham, dans son essai de 1946, *Second Thoughts on James Burnham* (http://orwell.ru/library/reviews/burnham/english/e_burnh.html), écrivant : « *Ce que Burnham est principalement soucieux de montrer [dans The Machiavellians], est qu'une société démocratique n'a jamais existé et, pour autant qu'on puisse le voir, n'existera jamais. La société est par nature oligarchique, et le pouvoir de l'oligarchie repose toujours sur la force et la fraude... Le pouvoir peut parfois être gagné et maintenu sans violence, mais jamais sans fraude.* »

On dit qu'Orwell aurait modelé son roman *1984* sur la vision de Burnham de l'État totalitaire à venir, qu'il décrivait comme « *un nouveau genre de société, ni capitaliste ni socialiste, et probablement basé sur l'esclavage* ».

Étudiant anglais formé à Princeton et Oxford (un de ses professeurs à Balliol College était J.R.R Tolkien), Burnham a occupé un poste d'écrivain et d'enseignant dans le département de philosophie de l'Université de New York, juste au moment du crash de Wall Street de 1929. Bien qu'initialement désintéressé de la politique et hostile au marxisme, Burnham s'est radicalisé en 1931 par la Grande Dépression et, en même temps que son collègue enseignant de philosophie à l'Université de New York, Sidney Hook (<http://www.nytimes.com/1989/07/14/obituaries/sidney-hook-political-philosopher-is-dead-at-86.html?pagewanted=all>), il s'est tourné vers le marxisme.

Burnham a trouvé brillante, l'utilisation par Trotsky du « *matérialisme dialectique* » (<https://www.marxiste.org/theorie/philosophie/515-le-materialisme-dialectique>), pour expliquer l'interaction entre les forces humaines et historiques dans son *Histoire de la révolution russe*. Son analyse ultérieure du livre de Trotsky devait réunir les deux hommes et a commencé alors pour Burnham, une odyssée de six ans dans la gauche communiste américaine qui, dans cette étrange saga, devait le transformer pour finir en agent de sa destruction.

Fondateur de l'Armée rouge et marxiste convaincu, Trotsky avait dédié sa vie à la propagation d'une révolution communiste mondiale. Staline s'opposait aux vues de Trotsky, jugées trop ambitieuses, et la lutte pour le pouvoir qui a suivi la mort de Lénine a divisé le parti. Par leur nature même, les trotskystes étaient experts (<http://www.permanentrevolution.net/entry/1085>) en matière de luttes intestines, d'infiltration et de perturbation. Burnham s'est révélé dans son rôle d'intellectuel trotskyste et dans les débats sans fin sur le principe fondamental du communisme (le matérialisme dialectique) derrière la croisade de Trotsky. Le *Manifeste du parti communiste* approuvait la tactique visant à subvertir des partis politiques plus grands et plus populistes (entrisme) et, après l'expulsion de Trotsky du Parti communiste en novembre 1927, ses partisans l'ont exploitée. L'exemple d'entrisme le plus connu a été ce qu'on a appelé le « *tournant français* », (<http://www.permanentrevolution.net/entry/1085>) lorsque les trotskystes français sont entrés en 1934 dans le plus grand parti socialiste français, la SFIO [*Section française de l'Internationale ouvrière, NdT*] avec l'intention de rallier les éléments les plus militants à leur camp.

La même année, les partisans américains de Trotsky dans la Ligue communiste américaine (CLA dans son sigle anglais) ont pris un tournant français dans le Parti des travailleurs américains (AWP dans son sigle anglais), dans un mouvement qui a élevé le James Burnham de l'AWP, au rôle de lieutenant et de conseiller principal de Trotsky.

Burnham aimait la rudesse des bolcheviques et méprisait la faiblesse des progressistes. Selon son biographe Daniel Kelly (<https://www.amazon.com/James-Burnham-Struggle-World-Life/dp/1882926765>), « *il tirait une grande fierté de ce qu'il considérait comme sa position inébranlable, comparée aux philosophies enracinées dans 'les rêves et les illusions'* ». Il adorait également les tactiques d'infiltration et de subversion d'autres partis de gauche et, en 1935, « *il a lutté infatigablement pour le tournant français* » d'un autre parti beaucoup plus grand, le Parti socialiste, fort de 20 000 membres. Les trotskystes avaient l'intention de « *capturer son aile gauche et sa section jeunes, la Young People's Socialist League (YPSL), écrit Kelly, et d'emmener les convertis avec eux lorsqu'ils quitteraient le parti* ».

Burnham est resté un « *intellectuel trotskyste* » de 1934 à 1940. Mais bien qu'il ait travaillé six ans *pour* le parti, on a dit de lui qu'il n'avait jamais été *du* parti et au début de la nouvelle décennie, il a renoncé à la fois à Trotsky et à « *la 'philosophie marxiste', le matérialisme dialectique* ». Il a résumé ses sentiments dans une lettre de démission du 21 mai 1940. « *Parmi les croyances les plus importantes qui ont été associées au mouvement marxiste, que ce soit dans ses variantes réformiste, léniniste, stalinienne ou trotskyste, il n'y en a pratiquement aucune que j'accepte dans sa forme traditionnelle. Je considère ces croyances comme fausses ou obsolètes ou dénuées de sens ; ou, dans quelques rares cas, comme vraies, au mieux sous une forme si restreinte et si modifiée qu'on ne peut plus les appeler marxistes.* »

En 1976, Burnham a écrit à un agent secret légendaire – que le biographe Kelly a mentionné comme « *l'analyste politique britannique Brian Crozier* (https://wikispooks.com/wiki/Brian_Crozier) » – qu'il n'avait jamais avalé le matérialisme dialectique ou l'idéologie marxiste, mais qu'il avait été simplement pragmatique au vu de la montée d'Hitler et de la Dépression.

Mais étant donné le rôle influent que Burnham serait amené à jouer dans la création de la nouvelle classe révolutionnaire des néoconservateurs, et de leur rôle central dans l'utilisation des tactiques de Trotsky pour faire pression contre toute relation avec l'Union soviétique, il est difficile de croire que l'implication de Burnham dans la Quatrième Internationale de Trotsky n'a été qu'un exercice intellectuel du pragmatisme.

Partie 3 – Comment la CIA a créé une fausse réalité occidentale pour la « guerre non conventionnelle »



nombreux parrains. Irving Kristol, le père de William Kristol, Albert Wohlstetter, Daniel Bell, Norman Podhoretz viennent immédiatement à l'esprit et il y en a beaucoup d'autres. Mais à la fois dans sa théorie et dans sa pratique, le titre de père fondateur du programme néoconservateur d'une guerre sans fin qui domine la pensée de la Défense et la politique étrangère américaines pourrait être attribué surtout à James Burnham (https://wikispooks.com/wiki/James_Burnham).

Ses écrits des années 1930 ont fourni un vernis intellectuel oxfordien raffiné au Parti socialiste des travailleurs et, en tant que conseiller proche du communiste révolutionnaire Léon Trotsky et de sa Quatrième Internationale (<http://www.marxistsfr.org/history/etol/document/fi/index.htm>), il a appris les tactiques et les stratégies d'infiltration et de subversion politique de première main. Burnham s'est révélé dans son rôle d'« *intellectuel trotskyste* » jouant de sales tours à ses ennemis politiques, en concurrençant les mouvements marxistes, en détournant leur loyauté et en pillant leurs meilleurs talents.

Burnham a renoncé à son allégeance à Trotsky et au marxisme sous toutes ses formes en 1940, mais il emporterait avec lui leurs tactiques et leurs stratégies d'infiltration et de subversion et transformerait leur méthode du matérialisme dialectique pour l'utiliser contre eux. Son ouvrage de 1941, *The Managerial Revolution* (<https://www.amazon.com/Managerial-Revolution-What-Happening-World/dp/0837156785>), lui apportera célébrité et fortune, et l'établira comme un prophète politique astucieux, sinon tout à fait précis, relatant l'émergence d'une nouvelle classe de l'élite technocratique. Son ouvrage suivant, *The Machiavellians*, marque son éloignement de l'idéalisme marxiste au profit d'un réalisme très cynique et souvent cruel, dans sa croyance en l'inévitable échec de la démocratie et la montée de l'oligarchie. En 1943, il mettra tout cela dans une note pour le Bureau américain des services stratégiques, l'OSS, dans lequel son anti-stalinisme trotskyste trouvera sa voie dans la doctrine de l'agence. Et dans son livre de 1947, *The Struggle for the World*, Burnham développera sa dialectique de confrontation/d'antagonisme contre l'Union soviétique en une politique permanente, apocalyptique de guerre sans fin. En 1947, la transformation de James Burnham, passé d'un communisme radical à un conservatisme partisan du Nouvel Ordre mondial américain, était complète. Son *Struggle for the World* avait effectué un tournant français (<http://www.permanentrevolution.net/entry/1085>) sur la révolution communiste permanente de Trotsky et l'avait transformée en un plan de bataille permanent, en faveur d'un empire américain mondial. Tout ce qu'il fallait pour compléter la dialectique de Burnham était un ennemi permanent, et cela exigera une campagne psychologique sophistiquée pour maintenir la haine de la Russie en vie pendant des générations.

L'ascension des *Machiavelliens*

En 1939, Sidney Hook, collègue de Burnham à l'Université de New York et son camarade philosophe marxiste, avait contribué à fonder un Comité anti-stalinien pour la liberté culturelle comme élément d'une campagne contre Moscou. Pendant la guerre, Hook avait aussi abandonné le marxisme et, comme Burnham, il s'est retrouvé en quelque sorte dans l'étreinte chaleureuse de la communauté américaine du renseignement de droite, pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Hook était considéré par le Parti communiste comme un traître et

une « *vipère contre-révolutionnaire* » pour ses activités et, en 1942, il transmettait des informations sur ses camarades au FBI.

La vente des vertus de la culture américaine aux élites européennes appauvries et dépossédées était fondamentale pour construire l'empire américain après la guerre et les écrits précoces de Burnham ont été la source d'inspiration à partir desquelles serait construite une nouvelle contre-culture de la « *Liberté* ». En tant que vétérans de la guerre trotskyste interne, Burnham and Hook étaient experts dans l'art de l'infiltration et de la subversion, et avec *The Machiavellians : Defenders of Freedom* (<https://archive.org/details/TheMachiavellians>) de Burnham comme modèle, ils ont entrepris de peindre en couleurs sombres tout ce que faisaient ou disaient les Soviétiques.

Comme Burnham l'exprimait clairement dans ses *Machiavellians*, sa conception de la *Liberté* signifiait autre chose que la liberté intellectuelle ou les libertés définies par la Constitution américaine. Ce qu'elle signifiait vraiment était la conformité et la soumission. La *Liberté* de Burnham ne s'appliquait qu'aux intellectuels (les *machiavelliens*) désireux de dire au peuple la dure vérité sur les réalités politiques impopulaires auxquelles il faisait face. C'étaient les réalités qui inaugurerait le meilleur des mondes de la classe des entrepreneurs s'engageant à refuser aux Américains la démocratie même dont ils pensaient jouir déjà. Comme Orwell l'observait en 1946 dans ses *Second Thoughts*, à propos des croyances machiavelliennes de Burnham : « *Le pouvoir peut parfois être gagné ou maintenu sans violence, mais jamais sans fraude, parce qu'elle est nécessaire pour utiliser les masses...* »

En 1949, la CIA s'occupait activement à tromper les masses en soutenant secrètement la gauche soi-disant non communiste et se comportait comme si elle n'était que l'émanation spontanée d'une société libre. En mettant la gauche au service de son empire en expansion, la CIA exécutait un *tournant français* en son sein, en y choisissant les meilleurs et les plus brillants, (<http://www.nytimes.com/books/98/03/15/home/halberstam-best.html>) ce qu'a institutionnalisé la création de l'État de sécurité nationale. Assisté par le Département britannique de recherche et d'information, l'IRD, la CIA a recruté d'anciens agents de désinformation soviétiques formés avant la guerre, qui avaient organisé des groupes activistes non communistes à Moscou, et les a mis au travail. Comme Frances Stoner Saunders l'écrit dans son livre, *The Cultural Cold War* (<http://www.thedivineconspiracy.org/Z5286U.pdf>) [La Guerre froide culturelle], « *ces anciens propagandistes en faveur des Soviétiques ont été recyclés, blanchis de toute tache de communisme, accueillis par les stratèges gouvernementaux qui voyaient dans leur conversion une occasion à ne pas manquer de saboter la machine de propagande soviétique dont ils avaient autrefois huilé les rouages* ».

De son propre aveu, la stratégie de la CIA de promotion de la gauche non communiste deviendrait le fondement théorique des opérations politiques anti-communistes de l'Agence pendant les deux décennies suivantes. Mais la guerre culturelle, où tous les coups étaient permis contre le communisme soviétique, a sérieusement commencé en mars 1949, lorsqu'un groupe d'éminentes personnalités de la littérature et des arts se sont rassemblées à l'hôtel Waldorf Astoria à New York, pour une conférence « *culturelle et scientifique* » de soutien à la paix parrainée par les Soviétiques. Sydney Hook et James Burnham étaient déjà activement impliqués dans le recrutement d'adhérents pour contrer les efforts du Bureau d'information communiste de Moscou (Cominform) visant à influencer l'opinion occidentale. La conférence du Waldorf leur

a donné l'occasion de se livrer à des coups tordus dont ils auraient seulement pu rêver.

Des manifestants organisés par une coalition droitière de groupes catholiques et par la légion américaine ont chahuté les hôtes à leur arrivée. Des nonnes catholiques ont prié à genoux pour les âmes des athées présents. Rassemblés dans une suite du dixième étage, une bande d'anciens trotskystes et communistes conduits par Hook ont intercepté le courrier de la conférence, falsifié les communiqués de presse officiels et publié des tracts exigeant des orateurs qu'ils avouent leur passé communiste.

Finalement, la conférence est devenue un théâtre de l'absurde que Hook et Burnham utiliseraient pour vendre Frank Wisner (<http://spartacus-educational.com/JFKwisner.htm>) au Bureau de la coordination politique de la CIA et pour démarrer la campagne de propagande.

Le Congrès pour la liberté culturelle : coûte que coûte

S'appuyant sur le pouvoir inexploité de la Quatrième Internationale, la campagne a débuté le 26 juin 1950, au Titania Palace dans Berlin occupé. Nommé d'après l'idée de Hook de 1939 d'une commission culturelle, le « *Manifeste de la liberté* » en quatorze points du Congress for Cultural Freedom (<https://www.cia.gov/library/center-for-the-study-of-intelligence/csi-publications/csi-studies/studies/95unclass/Warner.html>) (Congrès pour la liberté culturelle) visait à identifier l'Occident avec la liberté. Et puisque tout ce qui concerne l'Occident était dit libre, libre, libre, il allait sans dire que tout ce qui venait de l'Union soviétique ne l'était pas.

Organisée par Burnham et Hook, la délégation américaine représentait un *who's who* des intellectuels américains de l'après-guerre. Les billets pour Berlin étaient payés par le Bureau de la coordination politique de Wisner, au travers d'organisations de premier plan ainsi que par le Département d'État, qui aidait à organiser le voyage, les dépenses et la publicité. Selon l'historien de la CIA Michael Warner, le financeur de la conférence considérait que l'argent était bien dépensé avec un représentant du ministère de la Défense la qualifiant de « *guerre non conventionnelle optimale* ».

Burnham constituait la liaison essentielle entre le bureau de Wisner et une intelligentsia passant avec aisance de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Burnham trouvait que le Congrès était un endroit où fulminer, non seulement contre le communisme, mais aussi contre la gauche non communiste et en a laissé beaucoup se demander si ses positions n'étaient pas aussi dangereuses pour la démocratie libérale que le communisme. Selon Frances Stoner Saunders, des membres de la délégation britannique trouvaient que la rhétorique sortant du Congrès était un signe profondément troublant des choses à venir. « *Hugh Trevor-Roper* (<http://www.oxfordtoday.ox.ac.uk/culture/poetry-creative-writing/hugh-trevor-roper-portrait-historian>) était horrifié par le ton provocateur... 'Il y a eu un discours très violent et en effet presque hystérique de Franz Borkenau (<http://spartacus-educational.com/SPborkenau.htm>). Il a parlé en allemand et je regrette de dire que pendant que je l'écoutais, que j'entendais les approbations bruyantes de l'immense auditoire, j'ai pensé, eh bien, que c'étaient les mêmes personnes qui, il y a sept ans, approuvaient probablement de la même manière les mêmes dénonciations allemandes du communisme lancées par le Dr. Goebbels au Palais

des sports. Et j'ai pensé, eh bien, à quel genre de gens nous identifions-nous ? Cela a été le plus grand choc pour moi. Il y a eu un moment pendant le Congrès où j'ai compris que nous avions été invités à convier Belzébuth pour vaincre Staline'. »

Le Congrès pour la liberté culturelle n'avait pas besoin de Belzébuth, il l'avait déjà sous la forme de Burnham, Hook et Wisner et, en 1952, ce n'était que le début. Burnham a travaillé sans relâche pour que Wisner légitime le Congrès comme une plateforme pour les machiavelliens aux côtés d'anciens communistes et même de nazis, y compris le général SS Reinhard Gehlen (<http://nsarchive.gwu.edu/NSAEBB/NSAEBB146/>) et son unité de renseignement de l'armée allemande qui avait été introduite dans la CIA après la guerre, intacte. E. Howard Hunt (https://www.maryferrell.org/pages/Confession_of_Howard_Hunt.html), « *plombier* » du Watergate, célèbre pour ses coups tordus à la CIA, a évoqué Burnham dans ses mémoires : « *Burnham était consultant de l'OPC sur presque tous les sujets intéressant notre organisation [...] Il avait de très nombreux contacts en Europe et, en raison de son passé trotskyste, il faisait autorité sur les partis communistes locaux et étrangers et les organisations importantes.* »

En 1953, Burnham est de nouveau appelé par Wisner à dépasser le communisme pour aider à renverser le Premier ministre démocratiquement élu, Mohammed Mossadegh, à Téhéran, apparemment parce que Wisner pensait que le plan nécessitait « *une touche de machiavélisme* ». Mais la plus grande contribution de Burnham en tant que Machiavel devait encore venir. Son livre, *The Machiavellians: Defenders of Freedom* deviendrait le manuel de la CIA pour remplacer la culture occidentale par une doctrine alternative de conflit sans fin dans un monde d'oligarques et finalement ouvrir les portes d'un Enfer duquel il serait impossible de revenir.

Partie 4 – L'étape finale de la prise de contrôle des élites machiavelliennes sur l'Amérique

De Trotsky à Burnham, de Burnham à Machiavel et de Machiavel au néoconservatisme, le cercle de l'impérialisme britannique se referme
Partie 4 – L'étape finale de la prise de contrôle des élites machiavelliennes sur l'Amérique

L'affirmation récente (https://www.nytimes.com/2017/04/11/world/middleeast/russia-syria-chemical-weapons-white-house.html?_r=2) de la Maison Blanche de Trump, selon laquelle Damas et Moscou diffusaient des « *faux récits* » pour induire le monde en erreur sur l'attaque au gaz du 4 avril à Khan Chaykhoun est une nouvelle étape dangereuse, dans la guerre de propagande sur les « *fausses nouvelles* » lancée dans les derniers jours de l'administration Obama. C'est une étape dont les profondes racines, plongeant dans la Quatrième Internationale communiste de Trotsky, doivent être comprises avant de décider si la démocratie américaine peut être restaurée.

Brouillant les pistes des responsabilités d'une façon jamais vue depuis le sénateur McCarthy au sommet de la Peur rouge dans les années 1950, le Countering Disinformation and Propaganda Act (<http://www.zerohedge.com/print/582834>)[Loi sur la lutte contre la désinformation et la propagande], signé sans fanfare par Obama en décembre 2016, a officiellement autorisé une bureaucratie chargée de la censure, comparable

seulement au Ministère de la Vérité décrit par George Orwell dans son roman *1984*. Nommé The Global Engagement Center, (<https://www.conservativereview.com/commentary/2017/01/think-the-governments-new-global-engagement-center-sounds-orwellian-you-are-right>) [Centre d'engagement mondial], le but officiel de cette nouvelle bureaucratie est de « *reconnaître, comprendre, mettre en lumière et contrer la propagande étatique et non étatique étrangère et les efforts de désinformation visant à saper les intérêts de sécurité nationale des États-Unis* ». Le but réel de ce cauchemar orwellien est de déformer tout ce qui conteste le récit pro-guerre néoconservateur de Washington et d'intimider, harceler et emprisonner quiconque tente de le faire. Comme cela a été montré par le tir de missiles Tomahawk du président Trump sur une base aérienne du gouvernement syrien, c'est une recette pour la guerre mondiale et, qu'on le veuille ou non, cette guerre a déjà commencé.

Cette dernière attaque contre le récit prétendument faux de la Russie nous ramène en 1953 et aux débuts de la guerre culturelle entre l'Est et l'Ouest. Ses racines sont liées au Congrès pour la liberté culturelle, au passage de James Burnham de la Quatrième Internationale de Trotsky au conservatisme et à la montée des machiavelliens néoconservateurs comme force politique. Comme l'ouvrage de James Burnham, *The Struggle for the World* (<https://archive.org/details/struggleforworld00burn>), le soulignait, la Troisième Guerre mondiale avait déjà commencé avec la révolte des marins grecs dirigée par les communistes de 1944. Dans la pensée manichéenne de Burnham, l'Occident était assiégé. La politique d'endiguement de la Guerre froide, menée par George Kennan, n'était pas différente de la politique d'apaisement de Neville Chamberlain. La détente avec l'Union soviétique revenait à se rendre. La paix n'était qu'un masque de la guerre et cette guerre serait menée par la politique, la subversion, le terrorisme et la guerre psychologique. L'influence soviétique devait être combattue dans la mesure du possible. Cela signifiait subvertir l'Union soviétique et ses intermédiaires et, si nécessaire, saper également les démocraties occidentales.

La véritable ironie des efforts déployés actuellement par Washington pour monopoliser la « *vérité* » et attaquer les récits alternatifs, ne manifeste pas seulement un mépris flagrant de la vraie liberté de parole. La véritable ironie est que tout le « *Manifeste de la liberté* » utilisé par les États-Unis et la Grande-Bretagne depuis la Deuxième Guerre mondiale n'a jamais été libre ; c'était un mélange du programme exhaustif de guerre psychologique tirée du Psychological Strategy Board (<https://www.cia.gov/library/readingroom/docs/CIA-RDP80R01731R003400010025-1.pdf>) (PSB) de la CIA [Bureau de stratégie psychologique], menée tant contre les amis que les ennemis.

La CIA en viendrait à voir l'ensemble du programme commencer avec la conférence de Berlin de 1950, comme un point de repère dans la Guerre froide, non seulement pour assurer le contrôle de la CIA sur la gauche non communiste et les intellectuels « *libres* » de l'Occident, mais pour permettre à la CIA de priver secrètement les Européens et les Américains de leur propre culture politique, d'une telle manière qu'ils ne la connaîtraient jamais vraiment.

Comme l'historien Christopher Lasch (<http://www.longpauses.com/the-agony-of-the-american-left/>) l'a écrit en 1969, à propos de la cooptation par la CIA de la gauche américaine, « *l'État moderne [...] est un moteur de propagande, fabriquant des crises tout en affirmant être le seul*

instrument capable de les traiter efficacement. Cette propagande, pour réussir, exige la coopération d'écrivains, d'enseignants et d'artistes, non pas comme des propagandistes payés ou des opportunistes de la censure d'État, mais comme des intellectuels 'libres', capables de contrôler leurs propres instances et d'imposer des normes acceptables de responsabilité au sein des diverses professions intellectuelles ».

La clé pour tourner ces intellectuels « libres » contre leurs propres intérêts était le programme doctrinal de la CIA pour la transformation culturelle occidentale contenue dans le document PSB D-33/2 (<https://www.cia.gov/library/readingroom/docs/CIA-RDP80R01731R003200050006-0.pdf>). Le PSB D-33/2 prédit « un mouvement intellectuel à long terme pour briser les schémas doctrinaux mondiaux » en « créant la confusion, le doute et la perte de confiance » afin d'« affaiblir objectivement l'attrait intellectuel de la neutralité et prédisposer ses adhérents à l'esprit occidental » ; « prédisposer les élites locales à la philosophie défendue par les planificateurs », tandis qu'utiliser les élites locales « aiderait à masquer l'origine américaine de l'effort, de manière à ce qu'il apparaisse comme un développement local ».

En se déclarant comme un antidote au totalitarisme communiste, un critique interne du programme, l'officier du PSB Charles Burton Marshall a vu le PSB D-33/2 lui-même comme effroyablement totalitaire, interposant « un large système doctrinal » qui « accepte l'uniformité comme substitut à la diversité », embrassant « tous les champs de la pensée humaine – tous les champs des intérêts intellectuels, de l'anthropologie aux créations artistiques, à la sociologie et à la méthodologie scientifique », concluant : « C'est presque aussi totalitaire que l'on puisse être. »

L'élitisme machiavellien de Burnham se cache dans tous les coins d'ombre du document. Comme l'a raconté Frances Stoner Saunderson, dans son livre *The Cultural Cold War*, « Marshall a également exprimé son désaccord par rapport à la dépendance du PSB à l'égard de 'théories sociales irrationnelles' qui soulignaient le rôle d'une élite d'une manière 'qui rappelle Pareto, Sorel, Mussolini, etc.' Ne sont-ce pas là les modèles utilisés par James Burnham dans son livre *The Machiavellians*? Peut-être y avait-il une copie à portée de main, lorsque le PSB D-33/2 était en cours de rédaction. Plus vraisemblablement, James Burnham lui-même était utilement à portée de main. »

Burnham était plus que seulement à portée de main, lorsqu'il s'est agi d'implanter secrètement une philosophie fasciste d'élitisme extrême dans l'orthodoxie américaine de la Guerre froide. Avec *The Machiavellians*, Burnham avait composé le manuel qui a tissé ensemble la vieille gauche trotskyste et une élite anglo-américaine de droite. La descendance politique de cette union volatile serait appelée néoconservatisme, dont la mission secrète serait de renverser partout l'influence russe/soviétique. Sa mission cachée serait de réaffirmer une domination culturelle britannique sur l'Empire anglo-américain et de la maintenir grâce à la propagande.

Le secret Service de recherche sur l'information du ministère des Affaires étrangères britannique et du Commonwealth, connu comme l'IRD, travaillait très assidûment à cette tâche depuis 1946.

Rarement cité dans le contexte des opérations secrètes financées par la CIA, l'IRD a servi d'unité propagandiste anticommuniste secrète de

1946 à 1947. Selon Paul Lashmar et James Oliver, les auteurs de *Britain's Secret Propaganda War* (<https://www.kirkusreviews.com/book-reviews/paul-lashmar/britains-secret-propaganda-war/>) [La guerre propagandiste secrète de la Grande-Bretagne], « *la vaste entreprise de l'IRD avait un seul objectif : diffuser sans cesse sa propagande (c'est-à-dire un mélange de mensonges intégraux et de faits déformés) parmi les journalistes de premier plan qui travaillaient pour des agences et des magazines importants, y compris Reuters et la BBC, ainsi que toutes les chaînes accessibles. Il a travaillé à l'étranger pour discréditer les partis communistes d'Europe occidentale, qui pourraient accéder à une partie du pouvoir par des moyens totalement démocratiques, et dans le pays pour discréditer la Gauche britannique* ».

L'IRD devait devenir une machine de désinformation auto-réalisatrice pour l'extrême-droite de l'élite internationale du renseignement, offrant à la fois des informations fabriquées et distordues aux organes de presse « *indépendants* », puis en utilisant l'histoire ainsi blanchie comme « *preuve* » de la validité de la fausse information. Une telle entreprise de premier plan instaurée grâce à l'argent de la CIA a été le Forum World Features, administré à un moment donné par l'acolyte de Burnham, Brian Rossiter Crozier (https://wikispooks.com/wiki/Brian_Crozier). Décrit par le biographe de Burnham, Daniel Kelly comme un « *analyste politique britannique* », le légendaire Brian Crozier a fonctionné en réalité pendant plus de cinquante ans comme l'un des principaux propagandistes et agents secrets (<http://www.independent.co.uk/news/obituaries/brian-crozier-intelligence-and-security-expert-who-fought-communism-and-founded-his-own-spy-network-8036652.html>) de Grande-Bretagne.

Si l'on est aujourd'hui choqué par le jugement rapide, biaisé, partial et xénophobe qui accuse la Russie d'avoir influencé l'élection présidentielle de 2016, il n'est pas nécessaire de chercher plus loin que dans le placard des plans de Brian Crozier. Comme un officier de l'armée américaine qui a participé à la première guerre en Afghanistan en 1982 nous l'a dit, les États-Unis n'avaient pas besoin de « *preuve que les Soviétiques utilisaient des gaz toxiques* » et ils n'ont pas besoin de preuves contre la Russie aujourd'hui. Crozier pourrait être décrit le mieux comme un croyant rêveur, un dangereux impérialiste qui met ses rêves en scène (<http://www.invisiblehistory.com/the-books/mystical-imperialism/>) les yeux ouverts. Du début de la Guerre froide à sa mort en 2012, Crozier et son protégé Robert Moss (https://wikispooks.com/wiki/Document:Robert_Moss,_extract_from_The_%22Terrorism%22_Industry) ont fait de la propagande au nom des dictateurs militaires Francisco Franco et Augusto Pinochet, ont mis sur pied des organisations privées de renseignement pour déstabiliser des gouvernements au Moyen-Orient, en Asie, en Amérique latine et en Afrique, et ont travaillé à délégitimer des politiciens en Europe et en Grande-Bretagne, considérés comme insuffisamment anti-communistes. Le mandat de son Institut pour l'étude du conflit (ISC dans son sigle anglais), instauré en 1970, était de révéler la prétendue campagne de subversion mondiale du KGB et de publier des histoires diffamant quiconque les remettait en question comme un crédule, un traître ou un espion communiste. Crozier considérait *The Machiavellians* comme ayant eu une influence formatrice essentielle dans son propre développement intellectuel, et il a écrit en 1976 : « *En effet, c'est ce livre, par dessus tous les autres, qui m'a enseigné comment [c'est Crozier qui souligne] penser la politique.* » La clé de la pensée de Crozier était la distinction opérée par Burnham entre le sens « *formel* » du discours politique et le sens « *réel* », un concept qui n'était bien sûr compris que par les élites. Dans un article de 1976, il s'émerveillait de la façon dont la compréhension de la politique par Burnham couvrait 600 ans et comment l'usage du « *formel* » pour

dissimuler le « réel » n'était pas différente de celle utilisée par « *l'esprit médiéval probablement éclairé* » de Dante Alighieri. « *Le fait est aussi valable aujourd'hui qu'il l'était dans les temps anciens et au Moyen Âge à Florence, ou en 1943. Une majorité écrasante d'auteurs et d'orateurs politiques continuent à utiliser la méthode de Dante. Selon le degré d'obscurcissement requis (par les circonstances ou par le caractère d'une personne), le divorce entre le sens formel et le sens réel est plus ou moins absolu.* »

Mais Crozier était plus qu'un simple penseur stratégique. Crozier était un agent secret politique (<https://www.theguardian.com/politics/2012/aug/09/brian-crozier>) de haut niveau, qui a utilisé le talent de Burnham pour obscurcir les choses et son expérience de la Quatrième Internationale pour saper la détente et mettre en scène le recul de l'Union soviétique.

Lors d'une réunion secrète dans une banque de la City de Londres en février 1977, il a même breveté une organisation de renseignement opérationnel privée connue comme la 6^e Internationale (6I), pour reprendre là où Burnham avait abandonné ; politiser et bien sûr privatiser bon nombre de sales coups que la CIA et d'autres services de renseignement ne pouvaient plus se permettre d'être pris en train de faire. Comme il l'explique dans son livre de mémoires *Free Agent*, le nom 6I avait été choisi « *parce que la Quatrième Internationale s'était divisée. La Quatrième Internationale était celle des trotskystes, et lorsqu'elle s'est divisée, cela a signifié que sur le papier il y avait cinq Internationales. Dans le jeu des nombres, nous constituerions la Sixième Internationale, ou la '6I'.* »

La collaboration de Crozier avec de nombreux « *employés du Congrès compétents et diligents* » ainsi qu'avec « *le remarquable général Vernon ('Dick') Walters, récemment retraité de son poste de directeur adjoint du Renseignement central [...]* » a cimenté la montée des néoconservateurs. Lorsque Carter a cédé au Groupe B et au complot du néoconservateur Zbigniew Brzezinski, son conseiller à la Sécurité nationale, pour tromper les Soviétiques et les attirer dans leur Vietnam en Afghanistan, cela a accompli la mission de Burnham et livré le monde aux machiavelliens, sans que personne n'en soit plus sage. Lorsque George Orwell écrivait, dans son livre *Second Thoughts on James Burnham* « *Ce que Burnham se souciait principalement de montrer [dans *The Machiavellians*] est qu'une société démocratique n'a jamais existé et, pour autant qu'on puisse le voir, n'existera jamais. La société est par nature oligarchique, et le pouvoir de l'oligarchie repose toujours sur la force et la fraude... Le pouvoir peut parfois être gagné et conservé sans violence, mais jamais sans fraude.* »

Aujourd'hui, le traité politique de Dante, *De Monarchia*, utilisé par Burnham pour expliquer sa compréhension médiévale de la politique, pourrait être heureusement remplacé par la *Divine comédie* du même Dante, une comédie paranoïaque pleines d'erreurs, dans laquelle la porte de l'enfer s'ouvre devant chacun et devant tous, y compris les élites, peu importe leur statut. Ou, comme ils disent en Enfer, *Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate*. Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.

Par **Paul Fitzgerald** et **Elizabeth Gould** | 24-27 avril 2017 | Truthdig (http://www.truthdig.com/report/item/the_final_stage_of_the_machiavellian_elites_takeover_of_america_20170427)

Paul Fitzgerald and Elizabeth Gould sont les auteurs de *Invisible History: Afghanistan's Untold Story* (<http://www.citylights.com/book/?GCOI=87286100741260>), *Crossing Zero The AfPak War at the Turning Point of American Empire* (<http://www.citylights.com/book/?GCOI=87286100739330&fa=description>) et *The Voice* (<https://www.createspace.com/1000237174>). Leurs sites : invisiblehistory (<http://www.invisiblehistory.com/>) et grailwerk (<http://www.grailwerk.com/>)

Article original (http://www.truthdig.com/report/page2/american_imperialism_world_dantes_vision_of_hell_20170424) publié initialement par Truthdig (http://www.truthdig.com/report/item/the_final_stage_of_the_machiavellian_elites_takeover_of_america_20170427/):

Part 1: American Imperialism Leads the World Into Dante's Vision of Hell (http://www.truthdig.com/report/item/american_imperialism_world_dantes_vision_of_hell_20170424)

Part 2: How Neocons Push for War by Cooking the Books (http://www.truthdig.com/report/item/how_neocons_push_for_war_by_cooking_the_books_20170425)

Part 3: How the CIA Created a Fake Western Reality for 'Unconventional Warfare' (http://www.truthdig.com/report/item/how_neocons_created_fake_western_reality_cultural_displacement_20170426)

Part 4: The Final Stage of the Machiavellian Elites' Takeover of America (http://www.truthdig.com/report/item/the_final_stage_of_the_machiavellian_elites_takeover_of_america_20170427/)

Traduit par Diane pour le Saker francophone (<http://lesakerfrancophone.fr/lhistoire-de-la-prise-de-contrôle-par-les-neocons-sur-les-etats-unis-44>)

Tweet (<https://twitter.com/share>)